

DE VOUS
A MOI

Une scène d'atmosphère marocaine dans « Itto ».

DES « TROIS LANCIERS DU BENGAL » A « ITTO »

L'Empire français et l'Empire anglais
vus par le cinéma

par Jean FAYARD

DOUBLARD. — As-tu vu *Itto* ?
TRIPLETON. — A l'instant même.
DOUBLARD. — Avais-tu vu *Les Lanciers du Bengale* ?

TRIPLETON. — Il y a quinze jours à peine. Je sens où tu veux en venir : nous allons jouer au petit jeu des comparaisons.

DOUBLARD. — Pourquoi pas ? Le parallèle s'impose de lui-même. Une collaboration anglo-américaine d'une part (film américain tiré d'un roman anglais) étudie les façons britanniques de conquérir et de conserver une colonie. Enfin, les Français, dans un film d'ailleurs très attendu, nous montrent leurs méthodes à leur tour. Peut-être pourrions-nous en tirer quelques conclusions.

TRIPLETON. — Oui, je le crois, sur certains points, les deux ouvrages ont été composés, en principe, dans un esprit identique : il s'agissait de montrer la grandeur des conquérants ou des colons. Des deux côtés, on a banni du scénario les habitudes sottes commerciales qui l'auraient abîmé, on a considéré sérieusement une tâche à remplir.

DOUBLARD. — Parfait. En outre, cette fois, on a réalisé un film français avec de vastes moyens. On a pu nous montrer des paysages vrais, réunir une figuration nombreuse. Donc, à qui accordes-tu le premier prix ?

TRIPLETON. — Attends. Tu es bien pressé ! Nous n'en sommes pas encore là. Nos prémisses posées, il faut maintenant reconnaître que nos deux sujets ne se situent pas du tout sur le même plan. L'histoire anglaise est héroïque. Elle met en scène des guerriers, et non des colons. On précise qu'il s'agit de troupes cantonnées dans un endroit dangereux, à la frontière des Indes.

DOUBLARD. — Elle aura d'ailleurs le défaut des aventures héroïques. De temps en temps, devant la bravoure inouïe de nos héros, nous songerons que c'est trop beau pour être vrai.

TRIPLETON. — Peut-être, mais à mon sens, ce n'est pas un défaut. C'est le caractère même du genre épique, de s'élever au-dessus du quotidien. Et puis nous savons fort bien qu'à la guerre, certains hommes découvrent des ressources d'énergie insoupçonnées. On a trouvé des personnages cornéliens en 1914-1918, dans tous les corps de métier et dans toutes les classes de la société.

DOUBLARD. — Alors, *Les Lanciers du Bengale* serait parfait ?

TRIPLETON. — Non. Car si les Anglais y ont été traités d'une manière admirable et exacte, en revanche, leurs adversaires appartiennent au pur roman. Qui sont-ils ? A quelle race appartiennent-ils ? On serait bien empêché de nous le dire. Et ce

Mohammed Khan, leur chef aux manières cauteleuses et aux raffinements cruels, est un pur personnage de mélodrame. Ce dédain des ennemis nuit un peu, par contre, aux héros qu'on voudrait glorifier.

DOUBLARD. — Dans ce cas, *Itto* te satisfait. On s'est donné la peine de nous montrer de vrais Chleuhs, dans leurs vrais repaires, et on n'en a pas fait des brigands d'opéra.

TRIPLETON. — Sans aucun doute. Mais je ne trouve là qu'un aspect de la question. Il y a aussi les Français, qui doivent jouer leur petit bout de rôle ?

DOUBLARD. — Tu trouves qu'on nous montre les Français à leur désavantage ?

TRIPLETON. — Avant de m'engager dans la critique, je veux encore fixer les deux conceptions si différentes qui ont présidé à ces films. Dans l'un, la chose est nette : il s'agit de conquérants qui affirment leur supériorité par les armes. Dans *Itto*, en revanche, on a voulu nous montrer de la colonisation humanitaire. Les Français imposent leur paix aux Marocains, non seulement par la force, mais surtout parce qu'ils leur apportent les bienfaits de la civilisation. Aussi, le héros, ici, ne sera pas le guerrier, mais le médecin qui guérit bêtes et gens des maladies contre lesquelles les sorciers indigènes sont impuissants.

DOUBLARD. — Cette conception ne te paraît-elle pas plus humaine ?

TRIPLETON. — Tu devrais dire plus « humanitaire » pour être exact. Est « humain », avant tout, ce qui est vrai. Aussi, je n'aime pas beaucoup cette hypocrisie qui consiste à dire : « Nous colonisons par bonté pure, pour apporter un bien-être inconnu à des populations souffrantes ». Je préférerais que l'on fût franc, que l'on proclamât : « Nous avons acquis un vaste empire colonial par souci de notre prestige et de notre puissance. Les Marocains, qui sont des guerriers, doivent être vaincus avant de se soumettre ».

DOUBLARD. — Mais tu ignores donc le travail de pacification après la bataille, qui est essentiel ? C'est plus comme pacificateur que comme conquérant que Lyautey sera grand devant la postérité.

TRIPLETON. — Je ne l'ignore pas. Je voudrais qu'on ne mélangeât pas les deux choses. Et enfin, les procédés de Lyautey étaient virils, et avec beaucoup de prestige militaire. Les seringues de sérum destinées à guérir les petits enfants en bas âge appartiennent à l'arsenal des mélos du boulevard.

DOUBLARD. — Et les Français qui jouent ce rôle ne te plaisent pas ?

TRIPLETON. — Maintenant que nous y sommes,

non. Ils nous donnent surtout une impression de désordre et d'indiscipline. Je sais que les plus belles troupes françaises se débattaient facilement au repos. Mais alors, qu'on nous les montre quelquefois dans leurs moments héroïques et non pas uniquement dans leur débraillé. Je t'assure, dans *Itto*, on croirait quelquefois voir un film à la gloire des Chleuhs, si beaux, si fermes, si dignes et si braves, et à la honte des Français si médiocres et qui ont l'air de voyous.

DOUBLARD. — Alors, tu accordes la palme aux *Lanciers du Bengale*, dans ce match ?

TRIPLETON. — On ne peut rien te cacher. D'ailleurs, le public de Paris a opté comme moi. Le film de Gary Cooper a obtenu un triomphe. Et quant aux autres pays, il ne faut pas être grand clerc pour prédire leurs réactions. *Les Lanciers* créeront un mouvement favorable à l'Angleterre. *Itto* ne fera rien pour le prestige de la France.

DOUBLARD. — Tu n'envisages que des conséquences nationales et non les conséquences artistiques ?

TRIPLETON. — Dans le cas et dans les circonstances actuelles, elles coïncident. D'ailleurs, le sujet exige une conception nationale. La colonisation ne vit et ne se justifie que par le nationalisme.

J. F.

Les leaders de
POUR VOUS

Parmi d'autres brillants écrivains qui honorent de leur collaboration notre rédaction, nous avons le plaisir de citer les noms de :

Alexandre ARNOUX,
André ARNYVELDE,
Jean FAYARD,
Henry MALHERBE,
Pierre MAC-ORLAN,
Emile VUILLERMOZ,
Bernard ZIMMER, etc...

Jeudi prochain :
A MOI, CENSURE, DEUX MOTS !
par Bernard ZIMMER.

Je n'ai pas vu beaucoup de films, cette semaine. De temps en temps, il faut aller au théâtre ou au concert, n'est-ce pas ? J'ai vu Harry Baur dans *Le Procès d'Oscar Wilde*. La pièce de M. Maurice Rostand m'a paru assez faible, en dépit de quelques couplets assez crânes, mais j'aime bien Harry Baur, massif, tourmenté, si expressif. Comme je comprends qu'il ait su conquérir le public du cinéma ! Il n'y en a que pour lui — et pour Pierre Richard-Willm — dans la rubrique de César. Toujours intéressant de connaître le goût du public !

L'autre soir, j'étais dans un de ces établissements qui plaisent aux Parisiens, où l'on entend des chanteurs, des chanteuses, des chansonniers et où l'on voit des acrobates. On les appelait autrefois des « caf' conc' ». Le mot plus exact est « variétés ». Jeanne Aubert chante très joliment, mais elle a des gestes un peu mécaniques. Mauricet « agraffait » gentiment le cinéma à propos de l'actualité. Les chansonniers criblent souvent le cinéma de leurs flèches acidulées. Ce qui ne les empêche pas de « tourner » à l'occasion.

Katharine Hepburn est, incontestablement, une grande actrice. Des femmes discutaient, auprès de moi, de sa beauté. L'héroïne de *Little Minister* est bien plus belle que les poupées de coiffeur à la mode d'Hollywood. Elle a un visage dur, aux méplats accentués, une grande bouche, les traits osseux. Peut-être... Mais quel regard intelligent, doux et nuancé ! Et certains plans, bien photographiés, la montrent étrangement belle. Ah, la photo !

Oui, la photo ! Des dames ont récemment organisé un concours de « photogénie filmée ». Cela veut dire qu'on peut être très belle ou très jolie et ne pas offrir à l'objectif une image belle ou jolie. Et souvent l'objectif nous fait admirer de ravissantes images qui... le sont beaucoup moins au naturel ! L'illusion est la sœur du cinéma.

L'Homme à l'oreille cassée ? C'est amusant, pas très légèrement fait, un peu gros, sans génie, mais amusant, je le répète, et curieux. Il y avait là un beau sujet pour un metteur en scène disposant des « moyens américains ». Thomy Bourdelle est très bien dans le rôle du colonel Fougas, mais j'ai moins apprécié ses camarades.

Quelques réponses :
Le curieux, à Tours. — Je ne sais pas et ne veux pas savoir l'âge des actrices. Nous avons — nous, les femmes — l'âge que nous paraissions.

Yves B. — Merci pour votre lettre. Vous écririez.

Jackie M. — Transmis à la rubrique échos. Merci.

UNE DAME A LA CORBEILLE.

P. S. — Je ne résiste pas au plaisir de publier cette lettre d'une « abonnée fidèle ».

« Savez-vous que nous attendons, mon mari et moi, chaque jeudi avec impatience ? Car c'est jeudi que *Pour Vous* paraît. Je voudrais que vous sachiez combien nous vous aimons. Oui, vraiment, *Pour Vous* est le plus grand hebdomadaire de cinéma d'Europe et je trouve même qu'il soutient avantageusement la comparaison avec les revues américaines, si enfantines. La qualité de votre papier, la splendeur de vos photos, la perfection de votre tirage n'ont d'égaux que l'indépendance de vos rédacteurs, la variété des articles et des informations, le ton vraiment français et chic de vos campagnes. Mon mari, qui est sportif, ajoute que *Pour Vous* a une « classe exceptionnelle ».

Si je publie cette lettre charmante, c'est parce que nous en recevons très souvent de semblables et que nous sommes infiniment touchés de cette sympathie qui nous prouve — toute modeste mise à part — que nos efforts constants vers l'amélioration, vers des idées nouvelles, notre volonté de rester en toutes circonstances sincères et indépendants sont reconnus et goûtés d'innombrables lecteurs qui savent que nulle publicité, avouée ou déguisée, ne corrompt nos jugements.

A tous ces amis, un grand merci du fond du cœur.

Il y a dix ans

AVRIL 1925

On présente le beau film de Murnau : *Le Dernier des hommes*, œuvre dépourvue de sous-titres et jouée par Emil Jannings ; *Qu'en pensez-vous ?* de Lubitsch, avec Adolphe Menjou et Creighton Hale ; *Le Grand Prince Shan*, avec Sessue Hayakawa et Tsuru Aoki ; *Le Tourbillon des âmes*, de Cecil de Mille ; *Veil Heidelberg*, avec Werner Krauss et Paul Hartmann ; *Veillée d'armes*, de M. Jacques de Baroncelli, d'après une pièce de MM. Claude Farrère et Lucien Népoty et (trois ans après avoir été composé) *Un jour de paye*, de Chaplin.

Direction, Rédaction, Administration

100, rue Réaumur, 100, PARIS

Téléphones : Louvre 56-00 à 56-07 ; Gutenberg 74-71 à 74-74

Adresse télégraphique :
CINÉPOUR-PARISChèque postal : 1427
R. C. Seine : 142-792POUR
VOUS

Prix de vente au numéro : France 1 fr. 50 ; Belgique 2 fr. belges

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
France, Colonies, Belgique et Luxembourg	60 fr.	32 fr.	18 fr.
Etranger, tarif A	85 fr.	45 fr.	25 fr.
Etranger, tarif B	105 fr.	55 fr.	30 fr.